

VIENNENT DE PARAÎTRE

BAUDOIN DE GAIFFIER. *Études critiques d'hagiographie et d'iconologie* (= SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA, n° 43). 1967, 532 p., 45 pl. fr. b. 600 ou \$12,00

A l'occasion du 70<sup>me</sup> anniversaire de l'auteur, une quarantaine d'articles, qu'il avait publiés en dehors des *Analecta Bollandiana*, ont été réunis ici. Le volume, qui contient aussi deux contributions inédites, est illustré de 45 reproductions relatives à l'iconographie. Il a été muni de plusieurs index, qui en facilitent l'utilisation.

HIPPOLYTE DELEHAYE. *Mélanges d'hagiographie grecque et latine* (= SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA, n° 42). 1966, 440 p. fr. b. 450 ou \$9,00

Recueil de 32 articles publiés de-ci de-là en dehors des *Analecta Bollandiana*. Réunis à l'occasion du 25<sup>me</sup> anniversaire de la mort de l'auteur (1941), ils sont enrichis de plusieurs tables.

FRANÇOIS HALKIN. *Euphémie de Chalcédoine. Légendes byzantines*. Appendice par Paul CANART (= SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA, n° 41). 1965, XIX-207 p. fr. b. 300 ou \$6,00

Édition critique du « dossier » grec de sainte Euphémie, martyre célèbre, dont le culte, très ancien, se répandit aussi en Occident.

JACQUES DUBOIS. *Le martyrologe d'Usuard*. Texte et commentaire (= SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA, n° 40). 1965, 446 p. fr. b. 400 ou \$8,00

L'œuvre d'Usuard, moine de Saint-Germain-des-Prés au IX<sup>e</sup> siècle, est une des sources principales du Martyrologe romain. L'édition nouvelle tient compte avec soin de toutes les particularités du manuscrit Paris, lat. 13745, présentant la recension dite originale.

WILLIAM W. HEIST. *Vitae Sanctorum Hiberniae ex codice olim Salmanticensi nunc Bruxellensi* (= SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA, n° 28). 1965, LII-436 p. fr. b. 400 ou \$8,00

C'est la réédition, depuis longtemps attendue, de la collection qui groupe une cinquantaine de Vies latines des saints d'Irlande et qui est contenue dans le fameux codex Salmanticensis, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Bruxelles (ms. 7672-74).

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES  
24, boulevard Saint-Michel

BRUXELLES 4, Belgique  
(Chèques postaux 1415,50)

# ANALECTA BOLLANDIANA

## REVUE CRITIQUE D'HAGIOGRAPHIE

TOME 86 — Fasc. 3-4

PUBLIÉ PAR

MAURICE COENS, BAUDOIN DE GAIFFIER  
FRANÇOIS HALKIN, PAUL DEVOS  
JOSEPH VAN DER STRAETEN

BOLLANDISTES



HIT

BRUXELLES 4  
SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES  
24, BOULEVARD SAINT-MICHEL  
1968

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

Contents : Nicolaus Myrensis. Vita seu *Περίοδοι* = BHG<sup>2</sup> 1349f<sup>1</sup>. inc. Θανμαστός ὁ Θεός ἐν τοῖς ἀγίοις αὐτοῦ, ὁ Θεός Ἰσραήλ, ὁ τὴν φαιδρὰν καὶ πανέορτον <μνήμην μεγαλόνας>· λαοὶ φυλαὶ καὶ γλῶσσαι καὶ πᾶν ἀξίωμα τῆς Μύρων Λυκίας μητροπόλεως — exp. λαβόντες τὸ τίμιον αὐτοῦ λείψανον κατέθεντο αὐτὸ ἐν γίμνοσσοκόμῳ μετὰ τῶν ἀρωμάτων αὐτῶν καὶ εὐωδίας καὶ ἐπιτελοῦντες τὴν ἁγίαν αὐτοῦ μνήμην ἐν μηνὶ δεκεμβρίῳ ς'. τῷ δὲ θεῷ πέπει δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας, ἀμήν.

This is an account related to the recensions printed by Anrich (*Hagios Nikolaos*, 2 voll. 1913, 1917 : vol. 1, pp. 312-335) : it agrees more closely with recension 2 than with recension 1, but has textual affinities in places with the latter. It does not reveal many singular variants of note : amongst those worthy of mention are, apart from the *incipit* which is unique in form, the reading ἀμέμπτῳ in paragraph 8 as the name of the river and the insertion of the *Praxis de Stratelatis* between paragraphs 18 and 19. This agrees textually with the *Praxis Retractata* (Anrich op. cit. p. 337) as far as the vision to the king, but leaves the printed version at this point for a fuller account in which the vision to Ablabius and the subsequent questioning of the prisoners is told, cp. ANRICH op. cit. vol. 1, pp. 67-91 esp. paragraphs 20-24 of the three recensions. There seems to be some affinity with the third recension, textually. The whole work, to which Father Halkin is assigning the number cited in the *Auctarium* to the *BHG*<sup>2</sup>, adds another factor to the complexity of the transmission of this bizarre little legend, which has already been described in outline by Anrich in the volume of prolegomena (op. cit. vol. 2, pp. 133-142, esp. p. 141) : the form contained in this ms. perhaps merits a closer comparison with the forms mentioned there but not printed in full.

Birmingham.

J. Neville BIRDSALL.

h(uom)o M(esser) Nic(ol)o Grad(enig)o addl 24 agosto 1576. Προτίστο νόημα τοῦ μέσσαρ(ο) Φραντζέσκο Βον καὶ τοῦ μέσσαρ(ο) Νικολ(άου) Γραδεν(ίγ)ο τῆρ καὶ τοῦ ἀγούστον, αφορς'. I owe the decipherment of this curious sentence to Dr. Otto Mazal of the Nationalbibliothek, Vienna and to Prof. Manousakaki of the Istituto ellenico, Venice. Cp. A. XEROUCHAKES, *Ἡ Βενετοκρατορία Ἀνατολή* (Athens 1934) pp. 39, 41.

<sup>1</sup> This no. 1349f is not to be found in *BHG*<sup>2</sup> (1958). It will be included in the *Auctarium* planned for 1969.

## QUAND PIERRE L'IBÈRE VINT-IL A JÉRUSALEM?

A quel moment Pierre l'Ibère — qui s'appelait encore Nabarnougios<sup>1</sup> — et son compagnon<sup>2</sup> le Laze Mithradate — futur Jean l'Eunuque — quittèrent-ils subrepticement Constantinople pour gagner Jérusalem? La réponse des auteurs modernes est unanime : il s'agit de 429 ou de 430.

Citons-en quelques-uns. Chabot, en 1895, l'année même où Raabe venait de faire paraître l'édition et la traduction de la Vie syriaque de Pierre par Jean Rufus<sup>3</sup> : « Arrive à Jérusalem en 430<sup>4</sup> » ; Markwart, en 1928 : « Um 429<sup>5</sup> » ; Honigmann, en 1952 : « Vers 430<sup>6</sup> » ; Tarchnišvili, en 1955 : « Von hier (= Konstantinopel) floh er nach Jerusalem, wurde dort von der heiligen Melania (gest. 439) aufgenommen und empfing von ihr um 430 das Mönchskleid<sup>7</sup> ».

<sup>1</sup> Jusqu'à la prise d'habit dont nous reparlerons. Là où Jean Rufus dit Nabarnougios, la Vie géorgienne parle de Mourvan (ci-dessous, p. 348). Sur l'ascendance possible de Pierre, voir C. TOUMANOFF, *Studies in Christian Caucasian History* (1963), p. 261.

<sup>2</sup> Et parrain, d'après l'*Histoire ecclésiastique* mise au nom de Zacharie le rhéteur, éd. E. W. BROOKS, dans *CSCO*, Ser. syri. sér. III, t. 5, p. 158 (syrt.), p. 108 (trad.).

<sup>3</sup> Écrite en grec par l'Antiochien Jean Rufus ou de Bet Rufinā, l'œuvre n'est plus conservée qu'en syriaque, *BHO*. 955 ; éd. R. RAABE, *Petrus der Iberer*.

<sup>4</sup> J.-B. CHABOT, *Pierre l'Ibérien, évêque monophysite de Mopouma [Gaza] à la fin du v<sup>e</sup> siècle, d'après une récente publication*, dans *Revue de l'Orient latin*, t. 3 (1895), p. 392, note 2 (cf. p. 372, note 3 : « vers 430 »).

<sup>5</sup> J. MARKWART, *Die Bekehrung Iberiens und die beiden ältesten Dokumente der iberischen Kirche*, dans *Caucasica*, t. 7 (1931 ; article posthume, envoyé à l'éditeur en août 1928), p. 166.

<sup>6</sup> E. HONIGMANN, *Pierre l'Ibérien et les écrits du pseudo-Denis l'Aréopagite*, dans *Mémoires de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, t. 47, fasc. 3 (1952), p. 12, 16-17.

<sup>7</sup> M. TARCHNIŠVILI, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur* (1955, *Studi e testi*, 185), p. 246 ; cf. A. KOLLAUTZ, *Petrus der Iberer*, dans *Lexikon für Theologie und Kirche* (2<sup>e</sup> éd., t. 8, 1963), col. 365-366 ; D. J. CAVITT, *The Desert a City* (Oxford, 1966), p. 71, 211 (année 428).

Le motif de cette quasi-unanimité est simple. D'une part, Raabe avait ainsi calculé la date de naissance de son héros<sup>1</sup> : « Petrus' Geburtsjahr kann zwar, da die Zahlenangaben des Verfassers nur ungefähre sind, nicht mit Sicherheit bestimmt werden, doch darf man mit einiger Wahrscheinlichkeit das Jahr 409 dafür halten. Da er einerseits, als er zwölfjährig<sup>2</sup> nach Constantinopel kam, Theodosius bereits mit Eudokia verheiratet fand, die Verheiratung beider aber im Jahre 421 stattgefunden hat<sup>3</sup>, und da er andererseits 424 von Melanie in Constantinopel angetroffen wurde, so dürfte das Jahr 422 das seiner Ankunft in Constantinopel und demnach das Jahr 409<sup>4</sup> sein Geburtsjahr sein. » D'autre part Jean Rufus écrit : « Lorsque donc notre commun père eut été jugé digne du saint habit, après qu'il eut déjà atteint l'âge de vingt ans...<sup>5</sup> ». Cette prise d'habit suivant manifestement d'assez près, selon le contexte, l'arrivée à Jérusalem, celle-ci se situerait par conséquent logiquement vers 429-430.

Que faut-il en penser ?

Nous croyons qu'a été négligée, dans l'établissement de ces calculs, une donnée importante du texte de Jean Rufus, en vertu de laquelle l'exode des deux compagnons à travers le Bosphore, puis l'Asie Mineure, en direction de la Ville sainte, doit être placé huit ans plus tard, en 437 ou 438.

Reproduisons d'abord les passages encadrant cette donnée.

<sup>1</sup> Op. c., p. 10, en note.

<sup>2</sup> Renseignement de Jean Rufus, éd. c., p. 15 (syr.), p. 23 (trad.).

<sup>3</sup> Théodose II et Aelia Eudocie se marièrent le 7 juin 421 (CHABOT, *erronément*, op. c., p. 370, note 4 : « Eudoxie [= Eudocie] épousa Théodose le 2 janvier 423 »). Leur fille Eudoxie naquit en 422.

<sup>4</sup> En 424 ? Et pourquoi ? Nous verrons que toute la question est là.

<sup>5</sup> Date quasi universellement acceptée par les auteurs ; cf. par exemple aussi D. M. LANG, *Peter the Iberian and his Biographers*, dans *The Journal of Ecclesiastical History*, t. 2 (1951), p. 158 (« The future prelate and ascetic was born about the year 409, his father being Buzmer, king of K'art'li, that eastern region of Georgia known to the Ancients as Iberia »), et *Lives and Legends of the Georgian Saints* (1956), p. 56. « Probablement en 411 », opine Honigsmann, op. c., p. 11, parce que, pour lui (ibid., note 2), Pierre est « mort le 1<sup>er</sup> décembre 491 à l'âge de 80 ans environ » ; cf. ci-dessous, p. 349. M. Toumanoff (l. c.) laisse le choix entre deux dates : « born c. 409, † 488, or born 411, † 491 », avec renvoi à Tarchnišvili ; « 411-491 » ; Š. L. NUCUBIDZE, *Petr Iber* (Tbilisi, 1963), p. 4.

<sup>6</sup> Éd. c., p. 23 (syr.), p. 37 (trad.).

Après avoir raconté la prise de contact extasiée des deux héros avec les principaux sanctuaires de Jérusalem<sup>1</sup>, l'auteur enchaîne<sup>2</sup> : « Dieu, qui les avait gardés et sauvés<sup>3</sup>, les conduisit, étrangers qu'ils étaient et inexpérimentés dans les lieux saints, vers des gens bien hospitaliers, des maîtres et des promoteurs de leur saint désir, en leur préparant une bonne hôtesse, je veux dire la bienheureuse Mélanie la Romaine, celle qui (était) avec Pinien, son mari, et Albine, sa mère<sup>4</sup>. » Suit un substantiel aperçu de cette famille et de son activité charitable à Jérusalem.

Puis<sup>5</sup> : « Celle-ci (= Mélanie), lorsqu'elle entendit (parler de) l'arrivée à Jérusalem des saints jeunes gens<sup>6</sup> Pierre et Jean<sup>7</sup>... et apprit qui ils étaient et d'où (ils venaient), les accueillit joyeusement. Elle se souvenait en effet qu'une fois<sup>8</sup> qu'elle était allée à la ville impériale de Constantin<sup>9</sup>, elle y avait vu le bienheureux Pierre lorsque, jeune enfant<sup>10</sup> encore, il y était royalement éduqué<sup>11</sup>. Elle l'avait fort aimé, voyant que la grâce du Christ était

<sup>1</sup> Nous avons été conduit au présent sujet par l'étude de l'un d'eux, l'église « perménienne » de l'Ascension, en fonction de ce que dit la pèlerine Égérie de l'Imbomon (cf. par exemple ci-dessus, *Égérie à Bethléem*, p. 90).

<sup>2</sup> Éd. c., p. 27 (syr.), p. 32 (trad.).

<sup>3</sup> Notamment au départ de Constantinople, où il ne faut pas oublier que Pierre résidait en qualité d'otage, plus ou moins volontaire, à la suite d'un arrangement entre sa famille et Théodose.

<sup>4</sup> Le texte syriaque dit littéralement : « celle qui, avec Pinien, son mari, et Albine, sa mère », puis survient un pluriel : « eux qui », ouvrant l'aperçu dont nous parlons aussitôt. Il y a déjà une interprétation — trompeuse, on le verra — dans la façon dont Raabe complète la phrase (p. 33) : « jene Römerin, die samt ihrem Mann Pinianus und ihrer Mutter Albina [dort wohnte] », avec la note : « Das Prädicat fehlt ».

<sup>5</sup> P. 29 (syr.), p. 34 (trad.).

<sup>6</sup> ܡܢܗܘܢܝܢ.

<sup>7</sup> Le noté grec.

<sup>8</sup> Ici sont rappelés leurs anciens noms respectifs.

<sup>9</sup> = Constantinople, la capitale. La note 2 ajoutée p. 34 par Raabe : « Im Jahre 424 » est importante. Elle repose sur l'idée que l'occasion de cette visite de Mélanie fut fournie par les fiançailles de Valentinien III et d'Eudoxie, la fille de Théodose et d'Eudocie, comme le confirme presque aussitôt la note 4, tirée de « Du Cange, *Hist. Byz.*, I, p. 70 » : « Licinia Eudocia [= Eudoxia] Constantini Constantinopolitani anno 422 et biennio post Valentiniano Caesari, Constantini ex Galla Placidia filio, pacta est, quam ille demum Imperator factus uxorem duxit Constantinopolitani anno 437 » ; nous reviendrons à loisir sur ces événements et leur date. La chose se corse chez Chabot, art. c., p. 371, note 2 : « En 424, avec les ambassadeurs chargés de solliciter la main d'Eudoxie » !

<sup>10</sup> ܡܢܗܘܢܝܢ.

<sup>11</sup> Cette phrase, construite en syriaque avec une conjonction de temps, ne vise pas avant tout, croyons-nous, l'âge précis qu'avait alors Pierre, mais sa

sur lui depuis son enfance<sup>1</sup>; il était en effet, comme je l'ai dit, aimé de Dieu<sup>2</sup> depuis sa prime jeunesse<sup>3</sup>.

« La raison de l'arrivée de la bienheureuse Mélanie à la ville impériale avait été celle-ci. Théodose, le pieux empereur, lorsque fut venu à lui quelqu'un des principaux Romains<sup>4</sup>, envoyé par l'empereur Valentin<ien> pour lui faire épouser<sup>5</sup> la fille du bienheureux Théodose — ce quelqu'un était de la famille de sainte Mélanie, il ne participait pas encore à la grâce des chrétiens, il désirait voir la bienheureuse Mélanie et promettait de se faire chrétien s'il la rencontrait et entendait de sa bouche<sup>6</sup> la parole du salut —, le roi aimant le Christ<sup>7</sup> fit, comme je l'ai dit<sup>8</sup>, prier la bienheureuse de venir à la ville impériale pour le salut d'une âme. Lorsqu'elle fut venue et, avec la grâce divine qui habitait en elle, l'eut rendu croyant et chrétien parfait, qu'elle en eut édifié beaucoup d'autres et les eut enflammés pour une conduite divine pareille à la sienne et qu'elle eut excité davantage le désir de Pierre à l'imiter<sup>9</sup>, elle revint à la Ville sainte, reprenant sa conduite antérieure et son ascèse. »

Après deux brefs paragraphes consacrés à la distinguer de sa grand-mère Mélanie l'Ancienne et d'une certaine Pœmenia<sup>10</sup>, « C'est donc — conclura le narrateur — cette Mélanie la Jeune, femme de Pinien et fille d'Albine, qui accueillit ces saints avec joie comme des fils chéris<sup>11</sup>. »

\* \* \*

condition d'homme éduqué à la cour depuis son jeune âge. On regrette de n'en plus avoir le texte grec.

<sup>1</sup> *مع لهده*

<sup>2</sup> *θεοφιλής*.

<sup>3</sup> *مع محبه*. Déjà dit plus haut, avec référence au jeune Samuel (éd. c., p. 21, syr., p. 27, trad.).

<sup>4</sup> Cet anonyme sera bientôt identifié.

<sup>5</sup> Le syriaque a *مع لهده* (cf. PAYNE SMITH, *Thes. syr.*, col. 2107 : « *مع لهده desponsavit eam alteri* »); cf. ci-dessous, p. 344.

<sup>6</sup> Litt. « d'elle ».

<sup>7</sup> *φιλόχριστος*.

<sup>8</sup> On ne voit pas bien où.

<sup>9</sup> Litt. « vers l'imitation d'elle »; cf. p. 347.

<sup>10</sup> La fondatrice, d'après Jean Rufus, de l'église de l'Ascension; voir ci-dessus, p. 339, note 1.

<sup>11</sup> La suite immédiate peut se lire ci-dessous, p. 345. Remarquons qu'il n'est pas dit que Mélanie, Pinien et Albine ensemble aient accueilli les jeunes gens, mais la seule Mélanie.

Sans autre transition, mettons — pour la première fois, autant que nous sachions — en regard de cette page écrite par un confident de Pierre l'Ibère, le témoin de ses quelque dix dernières années, une autre page, de la plume d'un observateur particulièrement bien informé de la vie de Mélanie, le prêtre Gèrontios, qui fit notamment en sa compagnie le voyage dont il sera plus amplement question. Il vient de raconter la construction menée à bien par Mélanie, sur le mont des Oliviers, de deux monastères, l'un de religieuses, commencé après la mort d'Albine († vers 431)<sup>1</sup>, l'autre d'hommes, entrepris après le décès de Pinien († vers 432)<sup>2</sup> et achevé en un an.

« Voici<sup>3</sup>, continue le biographe, que l'accaparent à l'improviste<sup>4</sup> d'autres combats dépassant les précédents labeurs. Ὡς γὰρ ὀλίγον ἀνέπνευσεν (Μελάνη) τὸ μοναστήριον<sup>5</sup> τελειώσασα, εὐθέως ἐπιστολαὶ παραγίνονται ἀπὸ τοῦ θείου αὐτῆς Βολωσιανοῦ (= Volusien) ἀπὸ ἐπάρχων<sup>6</sup> τῆς μεγάλης Ῥώμης, ὅτι ἐν Κωνσταντινουπόλει παραγίνεται εἰς προεβείαν τῆς εὐσεβεστάτης βασιλείσης Εὐδοξίας, ἥτις ἐξέχθη πρὸς γάμον τῷ φιλοχρίστῳ ἡμῶν βασιλεῖ Θεοδοσίῳ καὶ ὑπεισέρχεται αὐτῇ ἐπιθυμία τὸν ἐαυτῆς θεῖον θεάσασθαι.

Rappelons ici qu'âgés respectivement de cinq et de deux ans, le fils de Placidie et de Constance III, le futur Valentinien III<sup>7</sup>, et la fille d'Eudocie et de Théodose II, Eudoxie, avaient été fiancés l'un à l'autre dès 424<sup>8</sup>. Le mariage eut lieu treize ans plus tard, le 29 octobre 437. Le comte Marcellin écrit : *Valentinianus imperator Roma digressus ad copulandam sibi in matrimonium Eudoxiam, Theodosii principis filiam, quam dudum desponsaverat, Con-*

<sup>1</sup> Cf. D. GORCE, *Vie de sainte Mélanie* (1962, *Sources chrétiennes*, n° 90), p. 205, note 5 : « La mort d'Albine doit être placée en 431 ».

<sup>2</sup> Ibid., p. 220, note 2 : « Cette mort se place en 432, très peu de temps après celle d'Albine ». Le texte dit en effet que Pinien décéda huit ans avant Mélanie.

<sup>3</sup> Trad. GORCE, p. 225. <sup>4</sup> Ou plus simplement « aussitôt », *παραχρημα*.

<sup>5</sup> Le monastère des hommes.

<sup>6</sup> La Vie latine correspondante a *uno ex praefectis*, ce qui en dit long sur son caractère de traduction. <sup>7</sup> Né à Ravenne le 3 juillet 419.

<sup>8</sup> *Valentinianus Caesar creatus Theodosii imperatoris Eudoxiam filiam sibi desponsavit*, dans la *Chronique* du comte MARCELLIN, à l'année 424 (éd. M.G., *Auct. antiq.* t. 11, p. 76). C'est sans doute une faute d'impression qui fait écrire à M. Gorce (op. c., p. 225, note 2), à propos du passage grec qu'on vient de lire : « Noter la précision du texte grec : Volusien venait en effet de conclure une union dès longtemps décidée : c'est en 436 [sic] que Théodose et Eudocie avaient fiancé leur fille à Valentinien III. »

stantinopolim advenit eaque sibi nupta apud Thessalonicam, Italiam repetens, hiemavit<sup>1</sup>. C'est pour préparer ce mariage que le sénateur romain Rufius Antonius Agrypnus Volusianus, frère d'Albine et oncle de Mélanie (encore que sensiblement son égal par l'âge<sup>2</sup>), était arrivé à Constantinople en 436. Il était encore païen<sup>3</sup> : Τοῦτο δὲ ἐκ τῆς ἄνωθεν χάριτος νυγεῖσα ποιῆσαι προεθυμῆθη (Μελάνη), ὅπως διὰ πολλοῦ κόπου σώσει αὐτοῦ τὴν ψυχὴν<sup>4</sup>. Ἐλλήνη γὰρ ἔτι ὑπῆρχεν.

Gérontios nous dit comment la conversion fut hâtée par les circonstances. Mélanie vient d'arriver à Constantinople et elle est accueillie par Lausus<sup>5</sup>. Ἐδρίσκει δὲ καὶ τὸν θεῖον αὐτῆς κατ' οἰκονομίαν Θεοῦ ἀρρωστίᾳ περιπεσόντα. Dès la première entrevue, elle l'exhorte à « s'approcher du bain d'immortalité » et délibère même d'en référer aux empereurs, ce qui fait dire à Volusien<sup>6</sup> : « Καὶ γὰρ ἐτοίμως ἔχω καὶ εὐχομαι ἀπολούσασθαι τὸν ἕρπον τῶν πολλῶν μου παραπτωμάτων, ἀλλ' ἐὰν κατὰ πρόσταξιν τῶν βασιλέων τοῦτο ποιήσω, εὐρίσκομαι ὡς κατὰ βίαν ἐπὶ τοῦτο ἐρχόμενος καὶ ἀπόλλω τὸν μισθὸν τῆς ἐμῆς προαιρέσεως. » La sainte fait alors intervenir l'évêque Proclus<sup>7</sup> auprès de son oncle ; puis elle tombe à son tour malade<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> M.G., t. c., p. 79. D'après la *Chronique pascale* (ibid.), Valentinien est entré à Constantinople le 21 octobre et le mariage fut célébré le 29.

<sup>2</sup> Mélanie devait avoir 53 ou 54 ans lors de son voyage à la capitale.

<sup>3</sup> Cf. A. CHASTAGNOL, *Le sénateur Volusien et la conversion d'une famille de l'aristocratie romaine au Bas-Empire*, dans *Revue des études anciennes*, t. 58 (1956), p. 241-253 ; voir p. 246 : « La vie de Volusianus nous offre un exemple frappant de grand seigneur romain demeurant païen dans un milieu social où le christianisme s'implantait et elle éclaire d'un jour pittoresque la façon dont les familles de l'aristocratie urbaine ont achevé de se convertir au christianisme au cours du v<sup>e</sup> siècle » ; sur sa correspondance avec S. Augustin, ibid., p. 245, note 3. Nous ne voyons pas d'où l'auteur tire cette précision (p. 253) que Mélanie, usant de la poste impériale, « arriva à Constantinople en novembre 436 » (c'est nous qui soulignons).

<sup>4</sup> On se rappellera le « salut d'une âme » auquel faisait allusion, selon Jean Rufus, le message de l'empereur à Mélanie. Même chose plus loin, dans la bouche de cette dernière, au lendemain de la conversion de Volusien : « Combien grande est la sollicitude de la bonté (de Dieu), même envers une seule âme, pour avoir fait venir Volusien de Rome jusqu'ici et nous avoir mis en route depuis Jérusalem, pour le salut d'une âme qui avait vécu tout son temps dans l'ignorance ! »

<sup>5</sup> Éd. c., p. 230.

<sup>6</sup> P. 232.

<sup>7</sup> 434-446 ; remarquons en passant qu'à propos de l'épiscopat de ce dernier il ne serait plus permis de dire, avec Honigmann, op. c., p. 17-18 : « donc après le séjour de Pierre à la capitale ! »

<sup>8</sup> P. 234. Gérontios ne manque pas de dire qu'il s'agit d'une vengeance du

Ὁ δὲ προσεδοκᾶτο ἡ ἑβδόμη ἡμέρα ἀπαλλάσσειν αὐτὴν τῆς προσκαίρου ζωῆς<sup>1</sup>, παραγίνεται τις ἀπαγγέλλων περὶ τοῦ θείου αὐτῆς, ὅτι κινδυνεύει τελευτῆσαι κατηχούμενος. Elle exige d'être transportée en litière à son chevet. « Prenant les devants<sup>2</sup>, écrit Gérontios en parlant de sa propre personne, je demandai dans le palais comment allait l'ex-préfet<sup>3</sup>. Des notables me répondirent : Hier, il a demandé la sainte et, apprenant qu'elle était très gravement malade, il a appelé la nourrice de la très pieuse reine Eudoxie, la dame Eleutherie, et, grâce à Dieu, il a été illuminé<sup>4</sup>. » Ces mots, reconforté dans le Seigneur, j'envoyai sans tarder un cavalier pour porter cette bonne nouvelle à la bienheureuse. » Mélanie, instantanément guérie, arrive à pied et veille la dernière nuit de son oncle, qui meurt à l'aube du mercredi 6 janvier 437 : Αὐτὴ δὲ καθίσασα ὄλην τὴν νύκτα παρὰ τὴν κλίνην τοῦ θείου αὐτῆς παρεκάλει αὐτὸν λέγουσα ταῦτα : « Μακάριος εἶ ἡμεῖς, κόριε, ὅτι καὶ ἐν τῷ αἰῶνι τούτῳ ἱκανῶς ἔδοξάσθης καὶ ἐν τῷ μέλλοντι πορεύει πρὸς τὸν Κύριον δεδικαιωμένος ἐν τῷ ἔξασθαι σε τὸ λουτρὸν τῆς ἀφθαρσίας. » Καὶ ποιήσασα αὐτὸν καταλαβεῖν τρίτον<sup>5</sup> τῶν ἁγίων μυστηρίων, τῇ ἑωθεν, τῆς ἑορτῆς τῆς τῶν ἁγίων θεοφανίων, χαίρουσα προέπεμψεν αὐτὸν ἐν εἰρήνῃ πρὸς τὸν Κύριον<sup>6</sup>.

Le séjour de Mélanie à Constantinople se prolongea encore quarante jours ; la fin en est évoquée par ces quelques lignes<sup>7</sup> : Ἐπιμείνασα δὲ ἐν Κωνσταντινουπόλει μέχρις ὅτου ἐποίησεν αὐτὴ τὰ τεσσαράκοντα<sup>8</sup>, ὑπερβαλλόντως ὠφέλησεν πάντας τοὺς παύσαντες, ἐξαιρέτως δὲ τὰς φιλοχρίστους βασιλίδας : ἠκοδόμησεν καὶ τὸν εὐσεβέστατον βασιλέα Θεοδοσίον. Καὶ παρακάλεσασα αὐτὸν ὅπως ἀπολύσῃ τὴν σύζυγον αὐτοῦ ἐπιθυμίαν ἔχουσαν προσκολλησάμενος τοὺς ἁγίους τόπους<sup>9</sup>, ἐν τῷ τέλει τοῦ φεβρουαρίου ἐξήλθομεν ἐκεῖθεν<sup>10</sup>.

\* \*

<sup>1</sup> « (le diable), pour la punir de son zèle tant en faveur du salut de Volusien que contre Nestorius et ses partisans.

<sup>2</sup> Mélanie mourra à Jérusalem, près de trois ans plus tard, le 31 décembre 439. Trad. GORCE, p. 237.

<sup>3</sup> ὁ ἀπὸ ἐπάρχων ; cf. p. 341, note 6.

<sup>4</sup> C'est-à-dire baptisé (cf. le chrétien « parfait » de Jean Rufus).

<sup>5</sup> Pour la 3<sup>e</sup> fois (GORCE : « trois fois »).

<sup>6</sup> P. 236.

<sup>7</sup> P. 238.

<sup>8</sup> Notons à propos de ce deuil officiel qu'après la mort de Pierre l'ibère également, on célébrera la « commémoration du 40<sup>e</sup> jour du saint » ; Vie, éd. c., t. 133 (styr.), p. 130 (trad.) ; cf. E. HONIGMANN, op. c., p. 24, note 1.

<sup>9</sup> L'impératrice Eudocie entreprendra ce premier pèlerinage à Jérusalem peu tard et importunera alors Pierre l'ibère.

<sup>10</sup> Mélanie et Gérontios arriveront à Jérusalem le mardi saint 6 avril 437 ; la date du voyage d'Égérie, dans *Anal. Boll.*, t. 85 (1967), p. 176, note 4.

Si nous nous sommes quelque peu étendu sur cette narration, c'est pour qu'il apparaisse clairement que la visite à Constantinople dont parle Jean Rufus à propos de la première rencontre de Mélanie et de Pierre, avec les circonstances concernant la mission officielle et la conversion du parent de Mélanie auxquelles ce voyage doit sa physionomie propre, n'est autre que celle que Gérontios axe autour de la même ambassade et de la même crise religieuse de l'oncle Volusien, à la fin de 436 et au début de 437<sup>1</sup>. L'occasion en fut le mariage proche de Valentinien et d'Eudoxie, et non leurs fiançailles d'enfants, treize ans plus tôt, comme on l'a cru depuis Raabe, qui a traduit, au sujet du parent de Mélanie : « *welcher vom König Valentinian gesandt worden war, um ihm die Tochter des seligen Theodosius zu verloben* »<sup>2</sup>.

L'édition de la Vie grecque de Mélanie par le P. Delehaye ne parut que huit ans<sup>3</sup>, celle du cardinal Rampolla dix ans<sup>4</sup> après l'édition de la Vie de l'Ibère par Raabe ; celui-ci était donc bien excusable de l'ignorer<sup>5</sup>.

Nous ne dirons pas, d'ailleurs, que le texte de Jean Rufus, tel que nous le connaissons, soit exempt de difficultés ; il donne parfois l'impression que Pierre, à l'époque où Mélanie le vit à Constantinople, était plus jeune que ne le supposerait une visite faite en 437, à la veille de ses vingt ans. Mais il faut remarquer qu'au lieu du texte originel, nous avons une traduction dans une langue souvent embarrassée pour rendre les participes grecs<sup>6</sup> ; et qu'en toute hypo-

<sup>1</sup> A supposer même — ce qui n'est attesté nulle part — que Volusien ait eu, dès 424, à s'occuper des fiançailles de Valentinien et à venir à Constantinople dans cette intention, la circonstance capitale de sa conversion, en présence et par l'entremise de sa nièce, appartient à la seule année 437. D'autre part, des divergences comme le fait que, pour Jean Rufus, c'est l'empereur qui informe Mélanie de l'arrivée de son parent tandis que, chez Gérontios, c'est Volusien, ne font que donner plus de poids aux éléments essentiels communs aux deux.

<sup>2</sup> C'est nous qui soulignons. Cf. ci-dessus, p. 340. On peut noter que Raabe a lui-même éprouvé quelque gêne de ce que le parent de Mélanie eût été envoyé, comme le dit le texte, par Valentinien, c'est-à-dire par un jeune enfant ; cf. p. 34, à propos de sa traduction : « *vom König Valentinian gesandt* », la note 3 : « *Genauer wäre : 'im Interesse Valentinians', da dieser erst 419 geboren, übrigens auch noch nicht König war. Letzteres wurde er 425.* » La solution est ailleurs.

<sup>3</sup> Dans *Anal. Boll.*, t. 22 (1903), p. 7-49.

<sup>4</sup> Dans *Santa Melania Giuniore senatrice Romana* (1905), p. 41-85.

<sup>5</sup> Cependant la Vie latine de Mélanie avait paru dès 1889 dans les *Analecta* (d'où l'observation, *ibid.*, t. 15, 1896, p. 90).

<sup>6</sup> Voir ci-dessus, p. 339 et note 11. Une certaine relativité dans la façon an-

thèse, l'auteur, trop éloigné dans le temps<sup>1</sup> du début de la carrière de son héros, peut en avoir déformé quelques éléments chronologiques.

Il n'est que plus remarquable de voir évoqués avec autant d'exactitude, après tant d'années, des souvenirs liés au motif profond et au déroulement d'une visite qui appartient à l'histoire.

Ce n'est pas tout. Nombre d'autres données du récit de Jean Rufus s'harmonisent mieux avec une venue de Pierre à Jérusalem le lendemain de cette visite de 437 que remontant à 429 ou à 430. Il y a d'abord que, en 429 ou 430, trois personnes auraient été là pour accueillir Pierre : Albine et Pinien, qui vivaient encore, et Mélanie. Or la seule Mélanie est dite avoir été leur épouse. C'est qu'en 437, Albine ni Pinien n'étaient plus.

Il y a ensuite — bien que tout cela se tienne — que le texte n'est pas moins net pour déclarer qu'à peine arrivés, Pierre et Jean, sans séjour préalable ailleurs, s'installèrent au monastère des hommes : « *Lorsqu'en effet* » ils furent accueillis par elle, là ils furent honorés comme des modèles de conduite ascétique, dans le monastère des hommes. Aussitôt ils furent jugés dignes de (recevoir) l'habit monastique par l'intermédiaire de mains saintes, par l'intermédiaire du saint et illustre Gérontios, qui était prêtre et supérieur du saint mont des Oliviers. » Or le monastère des hommes, dernière fondation de Mélanie<sup>2</sup> avant son voyage à Constantinople, est postérieur de plusieurs années à 429 ou à 430.

Il y a enfin que les reliques des martyrs persans<sup>3</sup> emmenées de

pour exprimer l'âge d'une personne est illustrée par ce qu'écrit M. Chassignol à propos de Volusien : « Ce qui frappe dans cette carrière, c'est son début très précoce, sur lequel insiste complaisamment son ami Rutillius, *De vita suo*, I, v. 171-172 : *Primaevus meruit principis ore loqui. | Rexerat ante populos pro consule Poenos* : 'presque enfant' en 412, sans doute a-t-il environ trente ans, ce qui place sa naissance vers 382 » (art. c., p. 246).

<sup>1</sup> Partout s'il a pris la plume « sans doute après 518, donc près de trente ans après la mort de Pierre », comme le voudrait Honigmann, op. c., p. 52.

<sup>2</sup> Ce passage (éd. c., p. 30-31, syr. ; p. 35, trad.) fait suite à celui qu'on a vu p. 340.

<sup>3</sup> Et de Mélanie survivant à sa mère et à son mari, bien que Jean Rufus, dans cet éloge, ne semble pas se télescoper des moments successifs, ait l'air de parler aux trois, dans un éloge collectif, l'érection des deux monastères.

Après ce dernier, environ quatre ans s'écoulent que lui, de ce point de vue ; la fondation du monastère des hommes.

Il s'agit donc de ces martyrs persans (lesquels ne sont pas deux, comme le voudrait Honigmann, *ibid.*, t. 15, 1896, p. 90).

<sup>6</sup> Voir ci-dessus, p. 339 et note 11. Une certaine relativité dans la façon an-

Constantinople par les deux fuyards semblent n'avoir pas attendu longtemps avant d'être définitivement déposées dans le petit martyrium<sup>1</sup> que Mélanie s'était empressée de faire construire à son retour de la capitale. La dédicace de ce sanctuaire, rattaché au monastère des hommes, sur le mont des Oliviers, eut lieu le 16 mai d'une année pour laquelle on peut hésiter entre 438 et 439 (nous préférons laisser ici la question ouverte<sup>2</sup>). Toutes ces informations nous sont fournies par Jean Rufus<sup>3</sup> : « Là donc, où ils habitèrent en quiétude<sup>4</sup> et furent des modèles de vertu ascétique, dans ce monastère des hommes, comme j'ai dit précédemment<sup>5</sup>, où Gérontios était supérieur, là aussi ils déposèrent les ossements vénérés de ces saints martyrs<sup>6</sup>, leurs guides et leur escorte, avec les ossements des quarante illustres martyrs de Sébastée<sup>7</sup>, lorsque le saint et probe archevêque d'Alexandrie Cyrille célébra leur déposition...<sup>8</sup> Lorsqu'il fut venu avec nombre d'évêques de toute

Chabot, § 3,6) ? Dans une partie de la tradition copte concernant Jacques l'Intercis, Pierre l'Ibère passe pour avoir gardé les reliques de ce martyr perse. Nous le rappelions dans *Le dossier hagiographique de S. Jacques l'Intercis*; cf. *Anal. Boll.*, t. 71 (1953), p. 163. Par ailleurs, nous avons eu aussi l'occasion de dire combien était historiquement suspect le personnage de Jacques l'Intercis, en conclusion de l'article *Abgar, hagiographe perse méconnu (début du V<sup>e</sup> siècle)*, dans *Anal. Boll.*, t. 83 (1965), p. 328.

<sup>1</sup> Voir *Σεμνός = μικρός* chez Jean Rufus et Gérontios, ci-dessus, p. 258.

<sup>2</sup> Ne citons que *Jérusalem nouvelle*, des PP. VINCENT et ABEL; fasc. 1-2 (1914), p. 387, on trouve 438; et 439, fasc. 4 (1926), p. 748, 751, 801.

<sup>3</sup> Éd. c., p. 32-33 (syr.), p. 37 (trad.).

<sup>4</sup> Expression assez fréquente chez Jean Rufus (voir plus loin l'exemple tiré des *Plérophories*, autre œuvre du même); il s'agit du « mot *ἡσυχία* qui appartient au vocabulaire technique de la spiritualité grecque: il désigne à la fois le silence, la solitude et le recueillement intérieur » (A. GUILLAUMONT, *L'Ascéticon copte de l'abbé Isaïe*, Le Caire, 1956, p. 52, note 3).

<sup>5</sup> Ci-dessus, p. 345.

<sup>6</sup> Persans.

<sup>7</sup> Le texte ne dit pas qu'ils les aient apportés, ainsi qu'on l'a insinué (Baumstark, etc.). Déjà un autre sanctuaire que Mélanie avait fait construire, celui-ci dans le monastère des femmes, avait reçu des reliques de ces martyrs, comme nous l'apprend Gérontios: *Κατέθετο δὲ ἐκεῖσε καὶ λείψανα ἁγίων μαρτύρων, λέγω δὴ Ζαχαρίου τοῦ προφήτου καὶ τοῦ ἁγίου πρωτομάρτυρος Στεφάνου καὶ τῶν ἐν Σεβαστείᾳ μαρτυρησάντων ἁγίων τεσσαράκοντα καὶ ἐτέρων ὧν ὁ Θεὸς τὰ ὀνόματα γινώσκει* (éd. c., p. 218).

<sup>8</sup> Ici mention de l'invitation qui lui fut adressée par Eudocie, en vue de la déposition des reliques de S. Étienne. Nous savons d'autre part que Cyrille alla au-devant de la reine à Antioche (Mélanie, de son côté, se porta à sa rencontre à Sidon).

Égypte et eut procédé solennellement à la déposition des ossements saints du protomartyr, le 15 du mois de mai, aussitôt après, le 16 du même mois, prié (de le faire) par sainte Mélanie, il procéda aussi à la déposition des saints martyrs persans et des Quarante martyrs avec eux, sur le mont des Oliviers, dans le petit martyrium<sup>1</sup> qui fut aussi magnifiquement construit par la même reine Eudocie, comme le mentionne une inscription gravée là sur le mur.»

\* \* \*

Nous savions déjà que les deux jeunes gens n'ont pu quitter la capitale qu'après le propre départ de Mélanie, c'est-à-dire après le 15 mai 437. Voilà que maintenant, avec la date<sup>2</sup> de la dédicace que nous venons d'évoquer, le 16 mai 438 (ou 439), nous tenons un *terminus ante quem* de leur arrivée à Jérusalem. C'est pourquoi nous annonçons en commençant que leur fuite était à placer en 437 ou 438.

Il n'est d'ailleurs pas interdit de penser que c'est à l'occasion de la visite à Constantinople de Mélanie que furent activés et mis au point, entre elle et les intéressés, les projets de *ξενιτεία*<sup>3</sup> et de monachisme que nourrissaient l'Ibère et le Laze. Comme le monastère des hommes existait déjà, la fondatrice — dont Gérontios dit qu'elle imitait Pierre à l'imiter<sup>4</sup> — a pu garantir aux deux amis qu'ils seraient bienvenus, Gérontios leur promettre qu'ils ne tarderaient pas à recevoir l'habit; après quoi ils se trouveraient en sécurité. On peut même imaginer que c'est alors qu'a germé dans l'esprit de Mélanie et d'Eudocie l'idée d'une chapelle, destinée entre autres<sup>5</sup> à abriter les restes de ces martyrs persans qui tiennent une si grande place dans la vie de Pierre et de Jean à cette époque (c'est penchés sur leur reliquaire, pour qu'on ne surprenne pas le secret qui les lie, qu'ils arrêtent les dispositions de leur fuite<sup>6</sup>; ce sont eux qui les défendent, prennent leur défense, etc.).

<sup>1</sup> Cf. p. 346, note 2.

<sup>2</sup> À défaut de connaître celle de l'arrivée d'Eudocie.

<sup>3</sup> Le mot désignant cette « première des vertus » a été repris presque tel quel dans le texte syriaque (éd. c., p. 21; p. 27, trad.).

<sup>4</sup> Cf. ci-dessus, p. 340.

<sup>5</sup> Sans exclure, bien entendu, l'intention de Mélanie formulée par Gérontios: « Οὗτός ἐστιν ὁ τόπος ἐν ᾧ ἔστησαν οἱ πόδες τοῦ Κυρίου. Κτίσωμεν οὖν ἐκεῖσε ἑκκλησίαν εὐκτηρίων, ἵνα μετὰ τὴν ἐμὴν ἐκ τοῦ κόσμου τούτου πρὸς τὸν Θεὸν ἐκδημίαν ἢ προσφορὰ ὑπὲρ τῆς ἐμῆς ψυχῆς καὶ τῶν ἐμῶν κυρίων ἀδελφῶν, μέλλει καὶ ἐν τῷ τόπῳ τούτῳ ἐπιτελεῖσθαι » (éd. c., p. 240).

<sup>6</sup> Éd. c., p. 22 (syr.), p. 28 (trad.). Pierre transmettra à ses disciples l'habitude de les commémorer annuellement.

Laissons là ces séduisantes hypothèses et parlons, pour terminer, de la répercussion qu'aura la date de 437-438 sur le reste de la chronologie de Pierre<sup>1</sup>.

Puisque Jean Rufus nous dit que celui-ci avait déjà vingt ans au moment de sa prise d'habit, l'année approximative de sa naissance serait, non 409, mais 417. A moins que ne mérite crédit le chiffre — vingt-cinq et non vingt<sup>2</sup> — avancé à cette occasion par une « Vie géorgienne d'assez basse époque »<sup>3</sup> de Pierre à propos de laquelle nous inclinons à croire<sup>4</sup>, comme Honigmann, « qu'il s'agit en réalité de la Vie de Jean Rufus »<sup>5</sup>. De la sorte, Pierre aura vu le jour en Géorgie vers 412.

Cette date cadrerait bien avec les « quelque quatre-vingts ans » que Jean Rufus, présent à cette phase de la vie de Pierre, lui donne au moment de sa mort. Ce témoin nous fait connaître le jour du

<sup>1</sup> Nous nous tenons, dans cette étude, en marge de toute référence aux ascendants géorgiens de Pierre. Mais, puisque nous avons été conduit à abaisser de huit ou neuf ans la date traditionnellement admise de son arrivée à Jérusalem, disons seulement ici que ce résultat affecte, entre autres, cette notation concernant son oncle du côté paternel, « Arsillos », qu'on lit, p. 19 de la traduction de Raabe : « Als er (= Arsillos) aber über die Iberer herrschte und betrefls des seligen Petrus erfuhr, dass er sich von der Welt zurückgezogen habe, in der heiligen Stadt wohne..., sandte er ihm folgende Botschaft » etc.

<sup>2</sup> Cf. N. MARR, *Zitijs Petra Ibera, careviša-podvižnika i episkopa Majumsko*, dans *Pravoslavnyj palestinskij sbornik*, t. 16, fasc. 47 (1896), p. 14 (géorg.), p. 90 (trad.). Édition récente, sous la direction d'I. V. ABULADZE, dans les *Pamjatniki drevnegruzinskoj agiograficeskoj literatury*, livre 2 (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s.), Tbilisi, 1967, p. 228, ligne 25 (version A). Pierre allait sur ses 25 ans. Un passage du chiffre 25 à 20 est plus plausible que l'inverse. Notons aussi que Zacharie le rhéteur, dans *l'Histoire ecclésiastique* (éd. et p. e.), fait de Pierre, otage à Constantinople, le « préposé aux chevaux impériaux » ; eût-il été à moins de vingt ans ?

<sup>3</sup> E. HONIGMANN, op. e., p. 55.

<sup>4</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. 70 (1952), p. 385-388, notre compte rendu de l'article de M. D. M. Lang (cité ci-dessus, p. 338, note 5). Bien que personnellement il tienne la Vie géorgienne pour un dérivé de la Vie grecque, perdue, de l'Ibère par Zacharie le scolastique (ou le rhéteur), comme par ailleurs ce dérivé est « at third-hand » et extrêmement déformé, c'est sur les deux œuvres de Jean Rufus que s'appuie M. Lang pour donner à Pierre une physionomie dans ses *Lives and Legends of the Georgian Saints*, p. 57-80.

<sup>5</sup> Op. e., p. 55.

<sup>6</sup> Éd. e., p. 145 (syr.), p. 132 (trad.). Donnée répétée à quelques lignes d'intervalles. La Vie géorgienne, elle (éd. MARR., § 68), lui attribue alors soixante-cinq ans, et le fait expressément mourir sous l'empereur Zénon, c'est-à-dire avant le 9 avril 491.

mois (1<sup>er</sup> décembre) et de la semaine (le dimanche)<sup>1</sup> où son héros s'éteignit paisiblement ; malheureusement il n'en indique pas l'année exacte. Les auteurs, embarrassés par certaines contradictions du texte, se sont prononcés tour à tour pour 488, 489, 490<sup>2</sup>.

Tel d'entre eux, Ed. Schwartz, est même revenu — à juste titre, selon nous<sup>3</sup> — sur l'année qu'il avait d'abord proposée. En 1912, dans une étude importante sur Jean Rufus, il avait cru pouvoir écrire : « Es bleibt also nichts anderes übrig als anzunehmen, dass Petrus der Iberer am Freitag den 1. Dezember 489 gestorben ist »<sup>4</sup>. Très méritoirement, une vingtaine d'années plus tard, il se reprit : « Meine Erörterung über das Todesjahr Petrus des Iberers in den Heidelberger Sitzungsberichten ist missglückt, weil ich, durch Petrus ibn Rahib verführt, das Todesjahr des Petrus Mongos zu früh ansetzte »<sup>5</sup>.

En effet, Schwartz avait reconnu l'importance de cette indication des *Plérophories*, autre œuvre de Jean Rufus, écrite en grec, conservée en syriaque : « L'évêque abba Pierre (l'Ibère) eut un jour une conversation avec l'abba Isaïe (l'Égyptien)<sup>6</sup>, qui habitait en quiétude<sup>7</sup>, dans la douzième indiction<sup>8</sup>. » On était donc alors entre le 1<sup>er</sup> septembre 488 et le 31 août 489 ; et le nombre d'événements qui se pressent encore dans la carrière de l'Ibère avant son décès<sup>9</sup> imposent de ne pas faire remonter celui-ci avant le 1<sup>er</sup> décembre 491.

Né vers 417, et peut-être déjà vers 412, Pierre aurait donc rendu à Dieu son âme farouche le soir qui précédait le dimanche 1<sup>er</sup> dé-

<sup>1</sup> Vers la fin de la Vie. Mais un peu plus haut, l'auteur parlait à ce propos du vendredi ; et comme le saint est mort le soir précédent, on a pu comprendre qu'il s'agissait du jeudi, du vendredi, du samedi ou du dimanche ; d'où les divergences dans la détermination de l'année du décès.

<sup>2</sup> Le P. Delehaye a même 485 (*Les origines du culte des martyrs*, 2<sup>e</sup> éd., 1903, p. 85).

<sup>3</sup> Voir aussi HONIGMANN, ci-dessus, p. 338, note 5.

<sup>4</sup> *Johannes Rufus, ein monophysitischer Schriftsteller*, dans les *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Heidelberg*, Phil.-hist. Kl., 1912, 16. Abh., p. 22.

<sup>5</sup> *Publizistische Sammlungen zum Acaetanischen Schisma*, dans les *Abhandlungen der Aca. der Wissenschaften zu München*, Phil.-hist. Abt., N.F., Heft 10 (1934), p. 211, note 2.

<sup>6</sup> Voir BHO, 550 (et p. suiv.).

<sup>7</sup> Cf. ci-dessus, p. 346, note 5.

<sup>8</sup> Éd. F. NAU, dans *P.O.*, t. 8, fasc. 1, p. 27 ; c'est à tort qu'il est dit là, note 4 : « En 458/9 ou 473/4 » ; à tort également : « l'an 474 », dans la notice « Isaïe, moine et auteur ascétique » du *Dictionnaire de théologie catholique*, t. 8, col. 79, par Mgr L. PETIT, d'après S. VAILLÉ, dans *Échos d'Orient*, t. 9 (1906), p. 82.

<sup>9</sup> Pratiquement tout ce que contiennent les pages 96-132 de la traduction de Raabe (celle-ci commençant p. 13).



cembre 491. On voit que l'obligation où nous a mis la lecture attentive des textes de reporter à 437 ou 438 son départ de Constantinople, ne fait pas, loin de là, obstacle aux « quelque quatre-vingts ans » que lui attribue Jean Rufus, le fidèle compagnon de ses ultimes pérégrinations et son successeur, semble-t-il, comme évêque monophysite sur le siège de Maïouma, port de Gaza.

Paul DEVOS.

#### APPENDICE

##### QUAND EST MORT L'ABBÉ S. ISAÏE DE SCÉTÉ ?

Déterminer l'année de la mort de Pierre l'Ibère équivaut à fixer celle de son « voisin » des derniers temps, le moine et auteur ascétique Isaïe de Scété<sup>1</sup>; toute modification de l'une entraîne automatiquement une modification de l'autre. La Vie de Pierre rapporte en effet et qu'Isaïe mourut un 11 août (éd. c., p. 115) et que ce décès précéda de cinq mois celui de l'Ibère (p. 132). Nous avons dit ci-dessus pourquoi le report inéluctable du voyage hiérosolymitain du prince géorgien aux années 437-438 plutôt qu'à 429-430 fournissait une raison supplémentaire de croire qu'il avait quitté ce monde le 1<sup>er</sup> décembre 491, de préférence à une autre année. Il nous semble donc requis d'ajouter par manière de corollaire qu'Isaïe est mort le dimanche 11 août 491. Selon M. Guillaumont, rien ne s'oppose à ce que notre S. Isaïe, celui de l'Histoire de Pierre et des *Plérophories*, « soit, dans la phase égyptienne de sa vie, le jeune disciple de l'abbé Achillas que les Apophtegmes font connaître<sup>2</sup> ». Retarder sa mort de 488 à 491 l'empêcherait encore mieux de « se confondre avec l'Isaïe de l'*Historia monachorum*, qui est du IV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup> ».

P. D.

<sup>1</sup> A son sujet, voir notamment, outre la notice de PETIT citée p. 349, note 7, A. GUILLAUMONT, *Une notice syriaque inédite sur la vie de l'abbé Isaïe*, dans *Anal. Boll.*, t. 67 (1949); = *Mélanges Paul Peeters*, t. 1), p. 350-360, *La recension copte de l'ascéticon de l'abbé Isaïe*, dans *The Second Bulletin of the Byzantine Institute* (1950); = *Coptic Studies in honor of W. E. Crum*, p. 49-60, et *L'Ascéticon copte de l'abbé Isaïe*, fragments sahidiques édités et traduits (1956); = *Bibliothèque d'études coptes*, t. 5); J.-M. SAUGET, *La double recension arabe des Préceptes aux novices de l'abbé Isaïe de Scété*, dans *Studi e Testi*, 233 (1964); = *Mélanges Eugène Tisserant*, t. 3), p. 299-356, et *Les fragments de l'Ascéticon de l'abbé Isaïe de Scété du Vatican arabe 71*, dans *Oriens christianus*, t. 48 (1964), p. 235-259; R. DRAGUET, *Une section « isaïenne » d'apophtegmes dans le Karakallou 251*, dans *Byzantion*, t. 35, fasc. 1 (1965); = *Mémorial Henri Grégoire*, t. 1), p. 44-61.

<sup>2</sup> Premier article cité, p. 359.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 358 (« l'Isaïe moine palestinien mort en 488 et auteur des *logoi* »).

## LA LETTRE DE L'EMPEREUR JUSTINIEN SUR L'ANNONCIATION ET LA NOËL EN 561

La lettre de Justinien qui fait l'objet de cet article n'a attiré l'attention ni des liturgistes ni des historiens occidentaux. Or, elle répond à une interrogation que Baumstark avait déjà formulée sur l'origine de la fête de l'Annonciation<sup>1</sup>; elle s'insère également avec bonheur parmi les quelques témoignages grecs et arméniens qui donnent à ce document une entière vraisemblance.

Conservée dans deux manuscrits géorgiens, cette lettre a été traduite en russe par C. Kekelidze en 1905<sup>2</sup>. Le texte géorgien a été imprimé en 1944 par I. Abuladze, puis en 1946 par C. Kekelidze, d'après les deux manuscrits<sup>3</sup>. La lettre, adressée aux habitants de Jérusalem et à ses responsables ecclésiastiques, leur enjoint d'accorder la célébration de la Présentation, le 2 février, au cycle des quatre fêtes de l'Annonciation, de la Noël, de la Naissance de Jean-Baptiste et de la Conception de Jean-Baptiste, les 25 des mois de mars, décembre, juin et septembre. Comme la Présentation a lieu quarante jours après la Nativité du Seigneur, la lettre s'adresse à ceux qui placent celle-ci le 6 janvier au lieu du 25 décembre, et celle-là le 14 février plutôt que le 2.

<sup>1</sup> A. BAUMSTARK, *Festbrevier und Kirchenjahr der syrischen Jakobiten* (Paderborn, 1910), p. 246-247.

<sup>2</sup> K. KEKELIDZE, *K voprosu o vremeni prazdnovanija Roždestva Hristova « drevnej cerkvi*, dans *Trudy Kievskoj Duhovnoj Akademii*, t. 78 (1905), p. 149-159; c'est la deuxième des nombreuses publications du défunt maître de la philologie géorgienne. Cf. G. GARITTE, *Bibliographie de K. Kekelidze*, dans *Le Muséon*, t. 76 (1963), p. 443-475. Le même article a été reproduit dans K. KEKELIDZE, *Etiudebi jveli k'artuli literaturis istoriidan*, t. 7 (Tiflis, 1961), p. 259-264.

<sup>3</sup> I. ABULADZE, dans *Enimkis Moambe*, t. 14 (1944), p. 302-307. Nous n'avons pu atteindre cette édition, à laquelle Kekelidze renvoie dans une note. K. KEKELIDZE, *Monumenta Hagiographica Georgica*, Pars prima, t. 2 (Tiflis, 1946), p. 67-71.